

DE LA PLANIFICATION AUX SITUATIONS
Postface

Réévaluations. Il est sans doute plus que jamais nécessaire d'interroger les raisons qui font que les situations urbaines, comme les cités des années 60, qui ont porté les valeurs et l'espoir d'une époque, sont arrivées aujourd'hui à de tels états de dégradation malgré toutes les politiques publiques qui se sont succédées depuis plus de deux décennies.

Période maudite de l'histoire de l'architecture du 20^e siècle, l'après-guerre est communément associé à une modification brusque et massive du paysage urbain et périurbain. On accuse les architectes d'alors d'avoir abandonné tout sens critique et d'avoir servi aveuglement tant la planification étatique que la *corporate architecture*, en Europe comme aux États-Unis, contribuant ainsi à la productivité record des Trente Glorieuses.

Conscient du caractère sulfureux de cette période honnie, Rem Koolhaas pouvait, à la fin des années 1980, se distinguer en la célébrant de manière provocatrice: «Pour une fois, l'architecture ne tirait pas sa légitimité d'une critique de l'existant mais de l'obligation de réagir à la "tabula rasa" et à "l'ampleur des besoins matériels". [...] En Europe, les architectes sont plus disponibles parce qu'ils ne sont plus sous la double obligation de réussir leurs constructions et d'être intellectuellement responsables; autrement dit, parce qu'ils n'ont pas à se préoccuper de la légitimation intellectuelle de leur projet, situation terrible où se perdent bien des architectes d'aujourd'hui»¹.

Fasciné par l'effet libérateur des conditions de production «XL» de cette architecture, Koolhaas célébrait là une période où l'acte de construire semblait affranchi de toute contrainte, idéologique ou matérielle, intellectuelle ou contextuelle. Mais ses propos sont plus théoriques qu'historiques; ils légitiment moins l'après-guerre en tant que tel, que sa propre posture. Ambiguë et volontiers a-morale, celle-ci se comprend soit comme l'interprétation lucide des conditions actuelles de la mondialisation, soit comme une célébration cynique de l'idéologie néolibérale triomphante.

Mais si le fondateur de l'OMA fut un précurseur de la réhabilitation intéressée de l'après-guerre, celle-ci tend aujourd'hui à se généraliser, pour servir d'autres causes, dans les milieux de l'histoire et de la théorie architecturale: en témoigne la prolifération d'anthologies, d'actes de colloques ou de monographies et autres catalogues d'expositions sur des architectes de la période (Eero Saarinen, Arne Jacobsen, Bernard Rudofsky, Richard Neutra, etc.)

Le livre de Sandra Parvu s'inscrit, à l'heure où les bâtiments hérités de l'après-guerre se trouvent de plus en plus décriés par les médias et stigmatisés par les politiques urbaines, dans une vague de révision et de réévaluation historiographique de

Après-guerres: révisions de l'histoire
et reconquête du « modernisme »

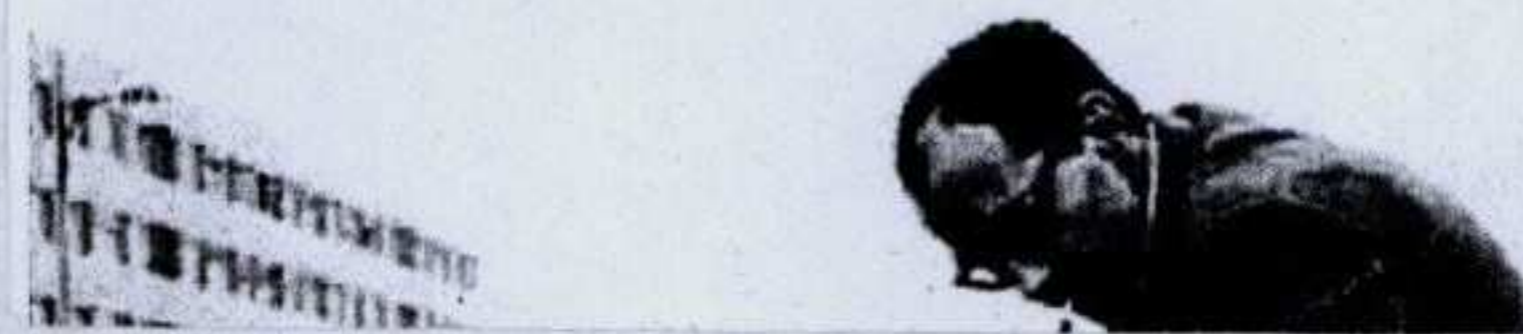
Marilena Kourniati est architecte et historienne. Maître-assistante associée à l'Ensa de Versailles, elle est membre du laboratoire Cultures et Sociétés urbaines/CNRS.

Période maudite de l'histoire de l'architecture du 20^e siècle, l'après-guerre est communément associé à une modification brusque et massive du paysage urbain et périurbain. On accuse les architectes d'alors d'avoir abandonné tout sens critique et d'avoir servi aveuglement tant la planification étatique que la *corporate architecture*, en Europe comme aux États-Unis, contribuant ainsi à la productivité record des Trente Glorieuses. Conscient du caractère sulfureux de cette période honnie, Rem Koolhaas pouvait, à la fin des années quatre-vingt, se distinguer en la célébrant de manière provocatrice: « Pour une fois, l'architecture ne tirait pas sa légitimité d'une critique de l'existant mais de l'obligation de réagir à la tabula rasa et à l'ampleur des besoins matériels. [...] En Europe, les architectes sont plus disponibles parce qu'ils ne sont plus sous la double obligation de réussir leurs constructions et d'être intellectuellement responsables; autrement dit, parce qu'ils n'ont pas à se préoccuper de la légitimation intellectuelle de leur projet, situation terrible où se perdent bien des architectes d'aujourd'hui.¹ » Fasciné par l'effet libérateur des conditions de production « XL » de cette architecture, Koolhaas célébrait là une période où l'acte de construire semblait affranchi de toute contrainte, idéologique ou matérielle, intellectuelle ou contextuelle. Mais ses propos sont plus théoriques qu'historiques; ils légitiment moins l'après-guerre en tant que tel que sa propre posture. Ambiguë et volontiers amorale, celle-ci se comprend soit comme l'interprétation lucide des conditions

actuelles de la mondialisation, soit comme une célébration cynique de l'idéologie néolibérale triomphante.

Mais si le fondateur de l'OMA fut un précurseur de la réhabilitation intéressée de l'après-guerre, celle-ci tend aujourd'hui à se généraliser, pour servir d'autres causes dans les milieux de l'histoire et de la théorie architecturale: en témoigne la prolifération d'anthologies, d'actes de colloques ou de monographies et autres catalogues d'exposition sur des architectes de la période (Eero Saarinen, Arne Jacobsen, Bernard Rudofsky, Richard Neutra, etc.)².

À l'heure où les bâtiments hérités de l'après-guerre se trouvent de plus en plus décriés par les médias et stigmatisés par les politiques urbaines,



pourquoi une vague de révision et de réévaluation historiographique de cette période anime-t-elle les architectes? Au-delà des causes « naturelles » (évolution chronologique des objets de recherche des historiens, ouverture des archives), comment expliquer que cette production intellectuelle occupe une telle place dans le monde de l'édition architecturale? Et surtout, quels liens peut-on établir entre la manière dont les historiens révisent cette période et les enjeux actuels de l'architecture?

Cette étude est issue d'un doctorat en cours de rédaction (« La dissolution des Ciam et l'émergence de Team 10. Formes d'action et structures spatiales », Paris, EHESS, dir. Christian Topalov).

¹ Entretien de Patrice Goulet avec Rem Koolhaas, « Trente ans après », *Les Années 50*, Paris, éditions du Centre Pompidou, 1988, pp. 474-477.

cette période. Au-delà des causes «naturelles» (évolution chronologique des objets de recherche des historiens, ouverture des archives), comment expliquer que cette production intellectuelle occupe une telle place dans le monde de l'édition architecturale? Et surtout, quels liens peut-on établir entre la manière dont les historiens révisent cette période et les enjeux actuels de l'architecture?

Quotidien. Les œuvres et les écrits des architectes de cette période sont réactualisés aujourd'hui par l'utilisation *a posteriori* d'une série de concepts, qui leur sont appliqués: à propos de Bernard Rudofsky ou des architectes de l'ATBAT, on parle d'une architecture de «l'ordinaire» ou de «l'altérité»; on cherche de la «cybernétique» dans l'œuvre d'Eero Saarinen et de Cedric Price; et du «quotidien» et de «l'authentique» dans celle d'Alison et Peter Smithson². Ces derniers occupent d'ailleurs la scène éditoriale plus que tout autre membre de *Team X*³. On fait de ces membres de l'*Independent Group*, tour à tour des précurseurs du *pop art*, de l'architecture radicale des années 1970 ou même de certaines démarches artistiques contemporaines⁴. L'engouement théorique pour le quotidien, l'ordinaire, le banal, la volonté de renouer avec le contemporain et avec le réel, qui traverse aujourd'hui le monde architectural, est aussi à l'œuvre dans d'autres champs culturels, à l'heure du post-structuralisme, du *top-down* et de la *microstoria*. Chez les architectes, il procède d'une réaction face aux conditions actuelles de la profession et, notamment, à l'injonction de produire des formes toujours plus spectaculaires. Dans ce contexte, l'après-guerre offre justement un gisement de figures d'architectes ayant eu recours à l'ordinaire: les Smithson et leurs photos d'enfants dans les rues de Bethnal Green, Van Eyck et ses *playgrounds*, Rudofsky et ses architectures sans architectes. Ces démarches peuvent ainsi être interprétées comme un héroïsme paradoxal, comme une version plus baudelairienne de la modernité, conçue à la fois comme «passion du présent» et comme une forme de résistance à la modernisation⁵. Au delà, cette interprétation historique tend même à dissoudre l'opposition typique des «Modernes», entre le réel, perçu dans sa lourde trivialité, et l'utopie, comme aspiration radiieuse, comme «épuration d'un monde meilleur»⁶. Pour Hilde Heynen⁷, «si une leçon doit être tirée de *Team X*, c'est précisément dans l'articulation qu'ils construisent entre l'utopisme moderne et l'intérêt typiquement postmoderne pour le quotidien». Dans le prolongement des idées de David Harvey⁸, elle soutient que «c'est seulement en revitalisant la tradition utopienne que nous serons capables de nourrir une réflexion critique qui nous permettra d'agir comme des architectes conscients de notre destin plutôt que comme les marionnettes des institutions et des mondes imaginaires que nous habitons»⁹.

¹ Entretien de Patrice Goulet avec Rem Koolhaas, «Trente ans après», *Les années 50*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1988, pp. 474-477.

² Voir, par exemple, Sarah Williams Goldhagen, «Freedom's Domiciles: Three Projects by Alison and Peter Smithson», dans Sarah Williams Goldhagen, Réjean Legault (éds), *Anxious Modernisms: Experimentation in Postwar Architectural Culture*, MIT Press, Cambridge, Mass., 2001, pp. 75-96; Dirk van den Heuvel, «As Found: The Metamorphosis of the Everyday. On the Work of Nigel Henderson, Eduardo Paolozzi, and Alison and Peter Smithson (1953-1956)», *OASE*, 2002, n°59, pp. 52-67; ou encore le colloque «*Team X – between Modernity and the Everyday*», TU Delft, 2003.

³ Voir, entre autres, la réédition de leurs projets dans les deux grands volumes luxueux de Monacelli Press, Alison and Peter Smithson, *The Charged Void: Architecture*, New York, 2001.

⁴ Dominique Rouillard, *Superarchitecture. Le Futur de l'architecture 1950-1970*, Éditions de La Villette, 2004; Claude Lichtenstein, Thomas Schreggenberger (éds), *As Found: The Discovery of the Ordinary*, Lars Müller Publishers, Baden, 2001.

⁵ Antoine Compagnon, *Les cinq paradoxes de la modernité*, Seuil, Paris, 1990, p. 37.

⁶ Ernst Bloch, *Le Principe Espérance. II Les épures d'un monde meilleur*, Paris, Gallimard, 1976.

⁷ Hilde Heynen, «Engaging Modernism», dans Hilde Heynen, Hubert-Jan Henket (éds), *Back from Utopia: The Challenge of the Modern Movement*, 010 Publishers, Rotterdam, 2002.

⁸ David Harvey, *Spaces of Hope*, University of California Press, Los Angeles, 2000.

⁹ Marilena Kourniati, «Après guerres, révisions de l'histoire et reconquête du "modernisme"», *Criticat*, mars/avril 2009.

Les œuvres et les écrits des architectes de cette période sont réactualisés aujourd'hui par l'utilisation *a posteriori* d'une série de concepts, qui leur sont appliqués plus ou moins consciemment³⁸: à propos de Bernard Rudofsky³⁹

³⁹ Cf. la contribution de P. Scott sur Rudofsky in *Anxious Modernisms*, op. cit.

recherche

76

criticat

⁴⁰ Cf. les contributions de M. Reinhold sur Saarinen et de M.L. Lobsinger sur Price, in *Anxious Modernisms*, op. cit.

⁴¹ Cf. la contribution de S.W. Goldhagen sur les Smithsons, in *Anxious Modernisms*, op. cit. Cf. aussi Dirk van den Heuvel, «As Found: The Metamorphosis of the Everyday. On the Work of Nigel Henderson, Eduardo Paolozzi, and Alison and Peter Smithson (1953-1956)», *OASE*, 2002, n. 59, pp. 52-67.

⁴² Cf. entre autres la réédition de leurs projets dans deux luxueux volumes chez Monacelli Press en 2001 et 2005.

⁴³ Cf. Dominique Rouillard, *Superarchitecture, le futur de l'architecture 1950-1970*, Paris, Éditions de La Villette, 2004; Claude Lichtenstein, Thomas Schreggenberger, *As Found: The Discovery of the Ordinary*, Baden, Lars Müller Publishers, 2001.

ou des architectes de l'Atbat, on parle d'une architecture de «l'ordinaire» ou de «l'altérité». On cherche de la «cybernétique» dans l'œuvre de Saarinen et de Cedric Price⁴⁰; et du «quotidien» et de «l'authentique» dans celle d'Alison et Peter Smithson⁴¹. Ces derniers occupent d'ailleurs la scène éditoriale plus que tout autre membre de *Team 10*⁴². On fait de ces membres de l'*Independent Group* tour à tour des précurseurs du *pop art*, de l'architecture radicale des années soixante-dix ou même de certaines démarches artistiques contemporaines⁴³.

L'engouement théorique pour le quotidien, l'ordinaire, le banal, la volonté de renouer avec le contemporain et avec le réel, qui traverse aujourd'hui le monde architectural, est aussi à l'œuvre dans d'autres champs culturels, à l'heure du poststructuralisme, du *bottom-up* et de la *microstoria*. Chez les architectes, il procède d'une réaction face aux conditions actuelles de la profession et notamment à l'injonction de produire des formes toujours plus spectaculaires. Dans ce contexte, l'après-guerre offre justement un gisement de figures d'architectes ayant eu recours à l'ordinaire: les Smithson et leurs photos d'enfants dans les rues de Bethnal Green, Van Eyck et ses *playgrounds*, Rudofsky et ses architectures sans architectes. Ces démarches peuvent ainsi être interprétées comme un héroïsme paradoxal, comme une version plus baudelairienne de la modernité, conçue à la fois



comme «passion du présent» et comme une forme de résistance à la modernisation⁴⁴. Au-delà, cette interprétation historique tend même à dissoudre l'opposition typique des Modernes entre le réel, perçu dans sa lourde trivialité, et l'utopie comme aspiration radiieuse, comme «épuration d'un monde meilleur»⁴⁵. Pour Hilde Heynen⁴⁶, si une leçon doit être tirée du *Team 10*, c'est précisément dans l'articulation que ses membres construisent entre l'utopisme moderne et l'intérêt typiquement postmoderne pour le quotidien. Dans le prolongement des idées de David Harvey (*Spaces of Hope*, 2000), elle soutient que «c'est seulement en revitalisant la tradition utopienne que nous serons capables de nourrir une réflexion critique qui nous permettra d'agir comme des architectes conscients de notre destin plutôt que comme les marionnettes des institutions et des mondes imaginaires que nous habitons»⁴⁷.

⁴⁴ Cf. Antoine Compagnon, *Les Cinq Paradoxes de la modernité*, Paris, Seuil, 1990, p. 37.

⁴⁵ Ernst Bloch, *Le Principe espérance. II Les épures d'un monde meilleur*, Paris, Gallimard, 1982.

⁴⁶ Hilde Heynen, «Engaging Modernism», op. cit., p. 29 (auteure d'*Architecture et Modernité. A Critique*, Cambridge (MA), MIT Press, 1999).

⁴⁷ Idem, p. 29.